

L'un des plus importants historiens français dans le domaine des origines du christianisme, puisqu'il est le titulaire de l'unique chaire universitaire portant ce nom « *d'histoire des origines du christianisme* », chaire elle-même chargée d'autant de prestige que d'histoire, Simon-Claude Mimouni, écrit dans une revue spécialisée : « *Même s'il apparaît évident maintenant que le christianisme ne commence pas avec la naissance de Jésus, il n'en demeure pas moins, pour le grand public, engagé ou non d'un point de vue confessionnel, qu'il ne fait pas de doute que la religion chrétienne commence nécessairement avec la naissance de son fondateur, puisque le calendrier utilise sa date de naissance comme point de départ, comme mouvement originel* ». ¹ On comprend que pour le grand public, croyant ou non, la naissance de Jésus ayant donné son nom à l'ère chrétienne, on ne voit pas comment la religion chrétienne aurait pu naître à un autre moment ; mais il est dit surtout que, *pour l'historien, il en va différemment* et qu'il est même *évident*, pour lui, que christianisme et Jésus ne naissent pas en même temps. Ce qui est dit encore et qui est important, c'est que, malgré cette évidence, une autre catégorie de personnes (toutes religions confondues) , qu'on penserait, a priori, bien informée, n'est pas du tout facile à convaincre : « *De ce fait, affirmer, auprès des autorités religieuses, juives comme chrétiennes, ainsi que du grand public, qu'il est difficile de parler de christianisme avant 135, voire avant la fin du II^{ème} siècle, tout au moins en tant que religion constituée, apparaît bien souvent comme saugrenu, pour ne pas dire plus – et pourtant, au risque de bouleverser profondément l'image qu'elles s'en font, comment pourrait-il en être autrement au regard des sources ?* » ² Ce serait donc, soit que les responsables religieux ne connaissent pas les sources de leurs religions respectives, - ce qui paraît tout de même douteux – soit qu'ils ne leur appliquent pas le même raisonnement que l'historien. Mais l'historien ne doit pas se confondre avec l'histoire et il conviendra de chercher à comprendre en quel sens on peut entendre que la naissance du christianisme en tant que religion constituée pourrait s'établir à une date bien plus tardive que les débuts de l'ère chrétienne.

¹ Simon-Claude Mimouni, Les origines du christianisme aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles en France. Question d'épistémologie et de méthodologie, in *L'Orient dans l'histoire religieuse de l'Europe, l'invention des origines*, pages 100 à 110, Paris, 2000. SC Mimouni est directeur d'études, titulaire de la chaire d'histoire des origines du christianisme à la V^{ème} section (sciences religieuses) de l'EPHE.

² idem

Au demeurant, les spécialistes des origines du christianisme sont plutôt rares aujourd'hui à exprimer clairement les interférences qui peuvent exister entre l'histoire et la théologie et combien les considérations religieuses peuvent embrouiller des questions déjà fort complexes sur le seul plan historique. Un autre historien, enseignant quant à lui, les origines du christianisme non à l'EPHE mais à la Faculté des Lettres de la Sorbonne, dans la première moitié du XXème le faisait en des termes qui n'ont rien perdu aujourd'hui de leur pertinence et même dont on peut regretter la clarté.³, écrivait, tout convaincu qu'il était de l'existence historique ³

Si les origines du christianisme n'étaient étudiées qu'en France ; si, en France, il ne s'était pas publié quelques rares ouvrages démarqués de la tutelle théologique, si enfin, si surtout, nous ne disposions pas des sources, auxquelles, en dernière instance, il faut toujours se reporter, on aurait facilement l'impression que les historiens et les théologiens sont d'accord pour l'essentiel. Ne se retrouvent-ils pas périodiquement dans de grands colloques dont la publication des Actes donne la preuve matérielle des convergences de leurs vues ? ⁴

Les rares fois où une minorité d'entre eux se le permettent, les historiens ne se plaignent qu'en termes feutrés et diplomatiques des précautions qu'ils ont à prendre à l'égard des théologiens dont ils partagent, par la force des choses, la matière première. Les règles du savoir-vivre et du savoir-travailler-ensemble nécessitent que – officiellement – l'accord règne entre tous. Le doute a sa place légitime – qui, d'ailleurs, est une place centrale en histoire des religions comme en histoire générale-. ⁵ D'ailleurs, l'entente pourrait être si peu problématique entre l'historien et le théologien qu'il serait naturel que les deux cohabitent dans la même personne. Et, de fait, très souvent, – autant que l'histoire des origines du christianisme est en cause –, si l'historien n'est pas en même temps un théologien dûment étiqueté, – il est généralement engagé ou orienté religieusement comme si, par un tacite accord, les historiens athées ou agnostiques

³ voir annexe ---Charles Guignebert, le problème de Jésus, Paris 1914

⁴ Bernard Pouderon et Yves-Mrie Duval (sous la direction de) L'historiographie de l'Eglise des premiers siècles – Théologie historique - Beauchesne, 2001 – (Voir annexe)

⁵ Simon-Claude Mimouni et Isabelle Ullern-Weité (sous la direction de) : Pierre Geoltrain ou comment faire l'histoire des religions ? Le chantier des origines, les méthodes du doute et la conversation entre les disciplines, Brepols 2006. Voir annexe

s'entendaient pour faire de l'histoire des origines du christianisme un domaine réservé aux historiens croyants.⁶

Pourtant, si le principe directeur de l'historien est le doute, il ne devrait pas être exclus que certains résultats de ses travaux entrent parfois en conflit avec sa foi. Bien des ouvrages ont été consacrés à la relation entre l'histoire et la foi, vécue d'abord au niveau personnel de l'historien-chercheur, puis, par répercussion, au niveau du public auquel l'historien destine ses travaux.⁷ Le présent travail étant consacré à l'examen des conditions historiques dans lesquelles les premiers dogmes ont été officiellement définis, il pourrait donc être considéré, à certains égards, comme une petite histoire des tout premiers débuts de la théologie. Les rapports entre l'histoire et la théologie sont d'une redoutable complexité, d'autant qu'ils sont en perpétuelle évolution, d'ailleurs sous la force des interactions entre les progrès de l'une et de l'autre. Les analyser extensivement conduirait à d'autres considérations qui pourraient nous éloigner de l'histoire pour nous orienter davantage vers la philosophie de l'histoire. Placés en annexe, quelques extraits de divers ouvrages cités ci-dessous ont pour but d'illustrer certains aspects de ces rapports. S'il ne fallait retenir qu'un seul de ces ouvrages, ce serait « L'historien et la foi », ouvrage collectif sous la direction de Jean Delumeau qui concluait ainsi le séminaire de sa dernière année d'enseignement au Collège de France (1993-1994) en donnant la parole à vingt-quatre historiens sur le thème en question. Globalement, et c'était la conclusion de Jean Delumeau lui-même, les historiens croyants

⁶ Implications collatérales _ Forum des doctorants - UBO – 27 avril 2010

⁷ François Vouga, *les premiers pas du christianisme: les écrits, les acteurs, les débats* / (Labor et Fides, Genève, 1997) -- Voir annexe.

Ernst Troeltsch *Die Absolutheit des Christentums und die Religionsgeschichte* ("Le caractère absolu du christianisme et l'histoire de la religion"), (1902) – voir aussi Ernst Troeltsch *Religion et histoire : esquisses philosophiques et théologiques*, Genève, (présenté par Pierre Gisel) Labor et Fides, 1990.

Paul Ricœur *histoire et vérité*, Seuil 1955, 1^{ère} édition - Voir annexe

Jean Delumeau (sous la direction de) : *L'historien et la foi* Paris 1996 – voir annexe :

Marcel Gauchet : *La condition historique* entretiens avec François Azouvi et Sylvain Piron Stock Folio, 2005 – voir annexe.

Hubert Bost : *Théologie et histoire* Labor et fides 1999 voir annexe

Joseph Doré et François Bousquet (sous la direction de) *La théologie dans l'histoire*, Paris Beauchesne, 1997 – voir annexe :

estiment qu'ils « *conduisent leurs enquêtes et publient leurs résultats en toute indépendance et en dehors de tout esprit apologétique* »⁸ et chacun de s'exprimer sur les grandes difficultés rencontrées, mais comment, grâce à une multiplication de précautions méthodologiques il parvient à se protéger de la subjectivité de l'homme pour sauver l'objectivité de la discipline. Nous ne partageons pas un tel optimisme : il apparaît clairement que, pour l'institution ecclésiale en tous cas, et les historiens engagés confessionnellement s'en distancient beaucoup moins qu'ils le disent, non seulement l'histoire des religions, mais l'histoire générale, n'accède au sens que lorsque la théologie vient tirer les conclusions et elle ne peut le faire que si la raison est bien orientée dans ce sens, c'est-à-dire, si l'histoire est bien comprise. En cas contraire, les historiens auraient fait erreur quelque part. En opposition avec ce « *credo* » épistémologique qui exigerait que l'histoire soit non seulement « *discipline du savoir* », mais également « *condition d'existence* » (Mgr Doré), nous pensons que l'histoire est en danger quand, ses conclusions s'orientant dans une direction opposée à la vérité théologique, les historiens n'osent plus les tirer.

C'est de manière rapide que, dans sa réponse à Frédéric Lenoir, Bernard Sesboüé évoque le problème, en même temps qu'il rejoint la conclusion commune. Oui, on peut penser que les deux références que sont l'histoire et la foi sont contradictoires. Mais, d'abord, « *nous savons tous aujourd'hui qu'il n'y a pas d'histoire purement objective, que tout historien est habité par des préconceptions et des convictions quand il rend compte de l'histoire. Mon partenaire est dans la même situation que moi sur ce point* ».⁹ Le lecteur jugera, conclut Bernard Sesboüé, après avoir regretté que « *pour sérieux et bien informé qu'il soit, (le récit de Frédéric Lenoir) est « orienté », par sa manière de mettre en relief telles données et d'en taire d'autres, non pas sans doute qu'il veuille formellement les cacher, mais parce qu'elles sont sans importance pour lui* ». La période de l'histoire que nous envisageons d'examiner étant rigoureusement la même que celle sur laquelle Frédéric Lenoir et Bernard Sesboüé s'opposent, nous aurons l'occasion de nous demander si Bernard Sesboüé, et avec lui, la quasi-unanimité de l'historiographie chrétienne, ne sont pas également dans le cas de mettre en relief telles données et d'en taire d'autres. Bernard Sesboüé estime cependant que tout espoir n'est pas perdu, pour l'historien et pour le théologien de se « *croiser* », sinon de se « *rencontrer* », car ils ont un

⁸ Jean Delumeau, op. cit. page 7 et 8

⁹ Bernard Sesboüé, op.cit, page 10

terrain commun qui est celui de l'« *histoire de la foi* ». « *Ce terrain, écrit-il, a son objectivité : qu'est-ce que les disciples de Jésus ont cru et proclamé au sujet de l'identité de Jésus ? Qu'est-ce que les chrétiens des générations suivantes ont inscrit dans leurs confessions de foi ? Quel est le sens historique de la crise arienne ?* » C'est ce que, de notre côté, nous entreprenons de rechercher, sachant que nous ne manquons pas d'être, comme tout le monde, « *habité par des préconceptions et des convictions...* »¹⁰

L'une de ces convictions est que les historiens sont conscients, de longue date, des difficultés de leur métier et qu'ils ont mis au point des moyens permettant à tous de l'exercer et de travailler ensemble, la question étant de savoir, à notre sens, si la vérité historique ne fait pas parfois les frais de la nécessité de vivre en bonne intelligence. A cette fin, divers stratagèmes ont été mis au point. L'un d'eux, très courant, est le recours au langage amphigourique, ou imprécis, ou contourné, ou ésotérique, ou hypertechnique, de manière telle que chacun puisse s'exprimer sans que le sens ou l'enjeu soit clairement dévoilé.

D'autres moyens sont également mobilisés comme l'entente cordiale, consistant à faire l'impasse sur les problèmes les plus sensibles et les plus graves, la datation des évangiles, par exemple. Frédéric Lenoir effleure l'un de ces tabous quand il évoque le rôle joué par les empereurs dans les conciles. Bernard Sesboué lui en fait reproche, estimant ce rôle « *exagérément (mis) en relief* ». Nous ferons, en temps voulu, le reproche inverse : puisque, pour une fois, l'intervention des empereurs était évoquée autrement que pour la nier, Frédéric Lenoir devait aller beaucoup plus loin. L'intervention des empereurs dans les épisodes des conciles, leur implication éventuelle dans telle ou telle décision d'ordre théologique, sont une chose ; la violence des lois impériales (code théodosien) sans lesquelles on voit mal comment le christianisme aurait triomphé des religions rivales au IV^eme siècle et aux suivants en est une autre. Cet aspect pourtant décisif de l'histoire du christianisme est systématiquement occulté, aussi bien dans les manuels de vulgarisation que dans les ouvrages détaillés.¹¹ Quelle autre raison y a-t-il, sinon que les historiens non engagés religieusement - dans la mesure où il peut se trouver quelques rares historiens non croyants à se spécialiser dans les origines du christianisme, - sont conscients qu'une divulgation générale de tout ce

¹⁰ id

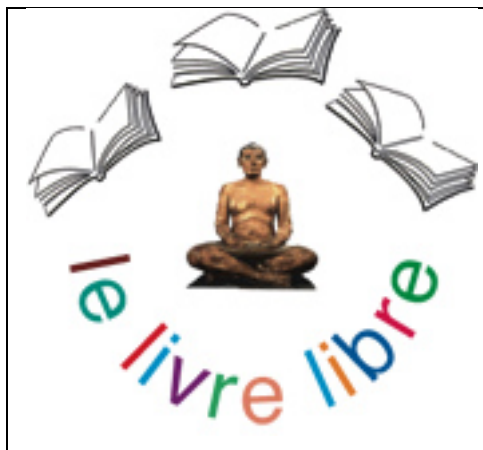
¹¹ Cependant, le sujet avait été abordé (avec une grande prudence dans les derniers épisodes de la série Apocalypse de Mordillat et Prieur, diffusée par la chaîne Arte, en décembre 2008, dont nous reparlerons.

que les sources contiennent serait désastreuse pour la foi chrétienne ordinaire, telle que 1500 ans d'historiographie l'a structurée.

(à suivre)



<http://www.mediapart.fr/tracker>



<http://www.livrelibre.net>